

**Q / Avez-vous ressenti le mal auquel font allusion de nombreux Corses, notamment Jean-Toussaint Desanti ou Marie Susini, le mal de l'insulaire se languissant éloigné de son île ?**

**CA /** De ce mal du pays qui frappait régulièrement notre mère et plus encore notre grand-mère, je ne connais que la version positive : en voyageant à l'étranger, surtout en Méditerranée, je cherche toujours des paysages rappelant la Corse, et j'en trouve rarement d'aussi puissants. Et quand je tourne en pensée autour du lieu où j'aimerais être inhumé, la Corse se présente toujours comme la solution la plus joyeuse, même si je crains un peu un manque de fréquentation...

**Q / Jean-Toussaint Desanti dans l'article « Effacer la mer » dit avoir vite compris ne pouvoir se réaliser intellectuellement et socialement qu'ailleurs et, cependant, il constate, ce qui est paradoxal, ne jamais manquer de rentrer en Corse pour les vacances...**

**CA /** J'ai ressenti la même impression, il y a évidemment moins de possibilités de réalisation sociale de soi dans l'île qu'à Paris ou à Marseille. Mais la donne a changé dans les trente dernières années, avec la floraison de publications, de festivals, de rencontres qui offrent à l'île une vraie vie culturelle, et pas seulement l'été. Je dirais que si on se forge à Paris en se frottant sans cesse à d'autres intelligences, quitte à s'y disperser, je profiterais de la Corse, si j'y vivais à l'année, pour accentuer une sorte de dissidence, creuser ce que je peux avoir de personnel. L'île, jusque dans son étymologie, pousse à la solitude.

**Q / À l'instar de Marie Susini, (dans La renfermée, la Corse) pensez-vous que la vie sur l'île fasse des êtres, encore plus des femmes, des prisonniers ?**

**CA /** Les choses ont là encore évolué, même si les rôles impartis aux deux sexes restent bien marqués. Ce serait même les hommes qui, à partir du Riacquistu, se sont sentis obligés de revenir dans l'île pour la faire revivre. Et l'enfermement prend une autre tournure, dès lors qu'il est voulu. Il ne relève plus d'une fatalité, mais d'un projet. Ledit projet pouvant engendrer à son tour une forme consentie, sinon accomplie, d'enfermement. Je suis régulièrement frappé de voir certains de mes cousins, retournés vivre dans l'île, s'étonner que je puisse voyager jusqu'aux Amériques. Et je souris quand j'entends un habitant de Luri me dire, comme une évidence, qu'il n'a pas mis les pieds depuis dix ans à Macinaggio, à 16 km de là. Ce rapport « ombilical » à son fief, je le sentais fortement lorsqu'on montait l'été en pèlerinage au Zuccarello, le village abandonné qui fut le creuset de notre famille, avant la malédiction qui l'avait obligé à se replier sur Santa-Lucia-di-Mercurio.

**Q / L'insularité sclérose-t-elle ?**

**CA /** Il y a un risque d'effet toupie : à force de tourner sur elle-même, l'île pourrait se rétracter. Comme tout organisme vivant, une culture a besoin d'apports extérieurs pour croître, de même qu'une île a besoin des savoir-faire qui lui manquent, plus souvent qu'un continent. L'autochtonie des cités-états grecques, si jalouses de leur autosuffisance, n'a jamais été totale. Elle reposait sur le travail forcé de populations ▶